

On voit parfois le vainqueur mettre le feu à la ville conquise ; Camulogène brûlant Paris à l'approche de César ; Rostopchine n'hésitant pas à sacrifier Moscou quand les Français envahissent leurs murs et ou Néron incendiant Rome pour le seul plaisir de jouir du spectacle.

On dit d'eux : « C'étaient des barbares ». Mais comment qualifier l'acte de vengeance atroce accompli en plein XIXe siècle, dans la capitale même du monde civilisé, par les insurgés de 1871 ?

Le 18 mars 1871, Paris est tombé au pouvoir du comité central de la garde nationale. Le gouvernement de M. Thiers, ne voulant pas engager une action sanglante et définitive, en l'absence de l'armée régulière, encore prisonnière en Allemagne, avait pris le parti de se retirer à Versailles.

Le commandement en chef des troupes avait été confié au maréchal de Mac-Mahon, et les premiers engagements entre l'armée de Versailles et les fédérés commençaient le 1^{er} avril. La subite irruption de nos soldats dans Paris, dans la soirée du 21 mai, produisit l'effet d'un coup de foudre parmi les défenseurs de la Commune. La plupart des chefs ne songeaient plus qu'à la fuite, abandonnant leurs postes de combat.

Le lendemain les Parisiens découvraient, sur les murs de Paris, des proclamations mensongères, dans le but de relever le courage abattu des fédérés et appelaient aux barricades tous les bons citoyens. Une résistance désespérée s'organisait. Les rues de Paris se trouvèrent bientôt hérissées de barricades, formant plusieurs enceintes concentriques, où les insurgés, successivement chassés de leurs positions avancées, devaient reculer peu à peu.

Pressés par l'armée de Versailles, les fédérés s'étaient empressés de se retirer vers l'intérieur de Paris. C'est là qu'ils comptaient résister avec plus de succès. Dans la journée du 23 mai, vers trois heures de l'après-midi, le chef du pouvoir exécutif, M. Thiers pouvait annoncer :

« Le drapeau tricolore flotte sur la butte Montmartre... On a fait environ deux à trois mille prisonniers. »

« Le général Douay a pris l'église de la Trinité et marche sur la mairie de la rue Drouot. Les généraux de Cissey et Vinoy se portent sur l'hôtel de ville et les Tuileries. »

On était en droit d'espérer que la lutte serait, sinon terminée, du moins très avancée le lendemain : on était loin de s'attendre aux désastres qui devaient suivre.

Contraints de céder le terrain à l'armée de Versailles, les fédérés mirent le feu aux édifices qu'ils abandonnaient.

Dans la nuit du 23 au 24, les flammes dévorent le palais des Tuileries. Ce fut un long cri de détresse dans toute la France. Les flammes s'élevaient d'abord sur les Finances, puis sur le conseil d'Etat et la cour des comptes ; les généraux ne voulaient et ne pouvaient opérer de nuit dans une ville comme Paris, aussi les hommes qui avaient combattu toute la journée avaient été laissé au repos.

Le matin du 24, les généraux ont fait tout ce qu'ils ont pu. Mais, quand la place Vendôme prise, ils prenaient les Tuileries, le bâtiment n'était plus qu'un monceau de cendres. Le général Douay s'empessa de faire une coupure pour préserver le Louvre. Maintenant le drapeau tricolore flotte sur le Louvre, mais l'hôtel de ville est en flammes.

Non seulement nous n'étions pas devenu maître de Paris selon les prédictions de M. Thiers, mais la lutte allait durer plusieurs jours encore. Le palais de justice, la préfecture de police, la Légion d'honneur, le conseil d'Etat, le ministère des Finances, le Palais-Royal, le grenier d'abondance... et des centaines de maisons particulières étaient la proie des flammes.

Pendant plusieurs jours Paris et ses environs furent couverts d'un nuage de fumée épaisse et une pluie de papiers à demi-brûlés se répandit au loin dans la campagne.

L'incendie de Paris ne fut pas un accident imprévu, le résultat de la guerre des rues. L'ordre de brûler Paris le jour où l'on reconnaissait l'impossibilité de la défendre avait été expédié à Londres par les chefs de l'Internationale. La révolution de 1793 avait eu ses *tricoteuses*, la Commune de 1871 eut ses *pétroleuses*.

Bien plus que l'incendie, le comité de salut public avait conçu l'horrible idée de faire sauter la capitale. Les égouts, les sous-œuvre de nos édifices avaient été criblés de chambres de mine, et les excavations ainsi pratiquées avaient été chargées de poudre, de dynamite et de pétrole. Le Trocadéro, les Ternes, le boulevard Malesherbes, la Gare Saint-Lazare, les Invalides, l'église Sainte-Clotilde, la rue de Lille, la rue Saint-Dominique, Notre-Dame, devaient s'écrouler sous un jeu d'explosions formidables.

Si Paris échappa à une destruction complète, il le doit à la rapidité des mouvements de l'armée de Versailles. Les pompiers de la province s'empressèrent d'accourir, tous les bons citoyens se joignirent à eux et, le 28 mai, la révolte et l'incendie étaient vaincus.